



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

ERRATUM. — Dans la gravure du 25 septembre, au lieu de : *Chapeau orné de marabouts*, *M<sup>me</sup> Thomas*, etc., etc.; lisez : *M<sup>me</sup> Larochelle*, rue de Choiseul, n. 3.

### Modès.

Déjà l'été n'est plus qu'un souvenir, et l'automne va bientôt s'éloigner avec ses ombrages aux mille nuances, ses douces soirées, ses femmes vêtues de lin et de soie. Dans quelques jours il ne restera de la campagne que pensées vagues et quelques courts récits oubliés peu d'heures après pour de plus vifs plaisirs. Les théâtres vont s'ouvrir à la foule, les salons briller sous l'éclat de leurs lustres, et les femmes reprendront, avec leurs grâces mondaines, le goût d'un luxe stimulé encore par des modes nouvelles. Voici la saison où toutes nos jeunes et jolies élégantes reviennent en masse vers nos beaux magasins, comme ces légères tribus qui retournent en leur climat après un tems d'absence. Que pour elles donc se déploient les riches et merveilleux tissus

dont M. Burty\* a augmenté le bel assortiment de ses nombreuses étoffes; car rien ne peut leur plaire davantage que ces *poux-de-soie*, ces *satins brochés*, ces *gros de Naples*, devenus *gros de Tours* par l'extrême richesse de leur grain, et qui offrent des dessins si artistement combinés. Depuis long-tems M. Burty est en possession de satisfaire les goûts les plus simples comme les plus aristocratiques, et la *grande dame* trouvera chez lui la robe qui doit représenter avec dignité dans son fauteuil *moyen-âge*, comme la plus capricieuse coquette y trouvera la gaze délicate qui doit apparaître dans la fête où elle ne veut que plaire, passer et laisser un piquant souvenir. Les magasins de M. Burty possèdent aussi mille de ces jolies *fantaisies* si précieuses pour les premières toilettes d'hiver, lorsque la mode n'est point

\* Rue Richelieu, n<sup>o</sup> 95.



encore assez irrévocable pour hasarder de grandes dépenses ; car enfin, nous devons l'avouer, une belle robe parée est maintenant une grande dépense, et plus d'un mari frémit en voyant quel zéro il faut ajouter au chiffre qu'il avait limité à la toilette de sa femme. Mais aussi les étoffes sont si belles ! les dessins si riches ! les jupons si larges !

— Au moment où toutes les femmes vont rencuveler leur toilette, il est un article trop important à leurs grâces pour que nous ne l'indiquions point dans toute sa perfection. En nommant M<sup>me</sup> Clémangon \*, nous n'avons rien à apprendre aux personnes qui se sont déjà confiées à son excessif talent ; mais à celles qui pourraient désirer savoir où les corsets sont faits avec le plus de recherche, où tous les détails de la taille sont saisis avec la plus avantageuse précision, où l'on peut être certain d'obtenir tous les charmes d'une tournure à la mode, nous dirons que M<sup>me</sup> Clémangon a mérité la palme dans cet art si précieux aujourd'hui, où tous les contours de la taille sont si scrupuleusement dessinés.

— Il est aussi un nom dont la célébrité doit être rappelée, au moment où il peut être utile sous tant de divers rapports ; c'est celui de M. Martin-Céliane \*\*, qui, après avoir été généralement apprécié pour la grâce et le genre distingué de ses chapeaux de femmes, a joint la confection des robes, mantilles, douillettes, manteaux, enfin tout ce qui constitue une toilette complète. Dans ses ateliers se trouvent réunis tous les éléments des plus magnifiques trousseaux, et il est peu de cours étrangères qui ne reçoivent chaque semaine des envois de la maison Martin-Céliane. Les étoffes employées pour robes y sont toujours charmantes et distinguées, et leur coupe variée et gracieuse autant que possible. Une femme peut y trouver

en peu d'instans une toilette assortie dans le genre moderne, c'est un avantage immense pour celles qui n'ont point le tems de diriger leur choix, ou qui, arrivant étrangères à Paris, n'ont point encore l'indication de nos modes. Dans cet instant nous voyons chez M. Martin-Céliane les premiers essais des modes d'hiver, et nous pouvons juger à l'avance des succès qu'elles doivent obtenir dans le monde élégant.

— Les chapeaux d'automne doivent se trouver élégans et gracieux lorsqu'on les a aperçus dans les magasins de M<sup>me</sup> Arundelle. Nous y avons remarqué des formes excessivement avantageuses à la physiologie, et nous ne connaissons point d'éloge qui puisse être mieux apprécié par les femmes. Le *pou-de-soie* et le satin s'emploient dans des couleurs foncées. Les formes ont jusqu'ici paru prendre un peu plus d'extension que celles des chapeaux d'été.

— Dans les grands magasins de modes on pose sur les chapeaux de satin des branches de fleurs très-légères, mais toujours en harmonie avec les modes de la saison. M. Pontier \* se fait distinguer par des compositions charmantes dans ce genre de fleurs, et déjà chez lui se préparent des guirlandes et des bouquets qui seront ravissans pour nos fêtes d'hiver ; il semble que la saison des glaces soit celle du printemps pour ces jolis magasins si frais et si fleuris.

— On porte des redingotes en *pou-de-soie* broché, garnies de petits lisérés de satin, et fermées par des nœuds placés sur le côté du jupon, ce qui indique un corsage croisé. Les pélerines ont quelquefois des pointes par devant, mais tellement étroites qu'elles ne cachent pas du tout la taille et semblent un large ruban croisé.

— On voit des redingotes en gros de Naples garnies de ruches de ruban, d'au-

\* Rue Port-Mahon, n° 8.

\*\* Rue Castiglione, n° 9.

\* Rue Richelieu.



très ruches en étoffe pareille découpées en chicorée ; les pélerinés ainsi garnies sont très-jolies. Nous citerons une redingote en gros de Naples vert clair, broché à petits pois vert foncé ; le ruban qui était ruché autour était de la même nuance et avait un petit bord vert foncé. Le chapeau qui accompagnait cette toilette était en *pou-de-soie* blanc, orné d'un bouquet de plumes blanches ayant le haut vert.

— Une redingote plus élégante encore était en satin paille broché en ramages ponceau, garnie de petits lisérés en satin ponceau et arrêtés autour de la taille par une cordelière ponceau ; une cordelière plus petite nouait le collet. Les manches étaient larges jusqu'au poignet.

## DES CONTRASTES

### EN AMOUR.

Tant de couleurs l'arc-en-ciel ne varie  
Qu'un feu d'amour.

RONARD.

On a tant parlé sur l'amour qu'il semble que tout ait été dit sur cette pierre fondamentale de notre existence : nos sentimens, nos peines, nos plaisirs ; et pourtant c'est avec charme qu'on relit sans cesse ces éternelles redites, parce qu'il n'y a pas un cœur qui n'y retrouve quelques nuances par où il a passé. C'est surtout quand ce sujet est traité par une femme, que les femmes sont certaines d'y retrouver quelque partie de leur *histoire intime*, et qu'elles, ainsi que tout autre, savent rendre hommage au tact et à la délicatesse de l'écrivain. Aussi M<sup>me</sup> Clémence Robert est-elle appelée à recueillir de bien nombreuses et sincères approbations pour les *Contrastes en amour*, analysés si spirituellement par elle dans le *Gymnase Littéraire*, recueil gracieux et piquant

où M<sup>me</sup> Clémence a placé les plus heureuses compositions.

C'est dans les liaisons d'amour que le contraste semble surtout avoir établi son empire. C'est là qu'on voit bien souvent s'allier la laideur et la beauté ; l'âge mûr et la grande jeunesse, l'esprit supérieur et l'intelligence bornée aux plus étroites limites ; et l'amour seul connaît l'harmonie mystérieuse qui règne sous cette apparente disparité.

Un de nos plus célèbres littérateurs avait reçu de la nature une mère peu douée des tendresses que ce nom exprime, et sous l'empire de laquelle sa jeunesse s'écoulait pleine d'amertume ; la Providence lui envoya une bien bonne amie. — Lui tout jeune homme lorsqu'elle avait déjà trente-deux ans. — Il reçut d'elle les bienfaits qui peuvent découler de deux sources aussi fécondes : l'amour maternel et l'amour. Non seulement elle étendait son heureuse influence sur lui dans les choses de la vie, mais elle veillait au développement de ce talent précoce qui donnait de si belles espérances, elle assistait à la création de ses premiers ouvrages, grossissait ses trésors d'esprit et de sentiment de tout ce qu'elle avait de sentiment et d'esprit, épurait la hardiesse et l'abondance de ses productions par un goût exquis, mettait le miel dans l'hydromel, les grâces d'une femme dans la fongueuse imagination d'un jeune homme.

Reportez-vous aux premiers jours de leur union, et voyez comme ils étaient beaux.

Lui,

Dans l'âge où posséder une femme est gloire et bonheur, il faut que celle qu'il aime soit femme dans toute l'étendue de ce nom ; qu'elle en offre tout le caractère ; que toutes les sensations qui le constituent aient laissé sur elle leurs empreintes, et qu'elle en fasse jaillir les nuances de toutes ses facettes. — A l'homme blasé, le plaisir de suivre pas à pas les premières



émotions d'un cœur qui se cherche ; à lui , jeune homme , toute la plénitude du sentiment , toute l'intensité de la passion ; même dans son ambition de tout connaître et de tout explorer dans les choses du cœur , il ne hait pas de trouver à côté des troubles qu'il fait naître la trace des troubles passés , et sur les lèvres dont il reçoit des paroles d'amour les révélations d'autres amours.

Elle ,

Avec quel charme et quelle anxiété elle contemple ce jeune homme assis à ses pieds , et reposant la tête sur ses genoux ! — Elle avait fini pour elle les espérances et les craintes de la vie ; maintenant c'est toute une existence qu'elle recommence , tout un avenir qui lui revient , et bien plus cher , bien plus important que le premier. — Comme elle se promet de veiller sur cet être chéri , de le protéger partout comme une puissance invisible et bienfaisante !.... et que surtout le moment où il l'a connue soit béni par lui entre tous les momens ! « Enfant , dit-elle , toi qui vas commencer l'existence , puisses — tu au moins dater tes jours d'un jour heureux , puisse ton point de départ être embelli des plus doux biens de la terre , et l'amour verser dans tes veines une source d'éternelle douceur ! — La villageoise , en voyant partir le voyageur qu'elle avait abrité sous son toit , lui verse le coup d'étrier et le bénit. Toi qui vas partir , jeune voyageur , qu'un élixir généreux dans tes veines et une prière sur ton front te soutiennent dans les orages et les dangers de la route. »

Bien mystérieux et providentiel ! Le jeune homme trouve protection quand il ne demandait qu'amour ; il trouve une existence nouvelle quand il n'espérait qu'un sentiment. — Il a besoin de mille secours à son entrée dans la vie : elle a besoin de se dévouer mille fois et sous toutes les formes. — La sympathie est parfaite : il est enthousiaste , passionné ; il s'attache à toutes les gloires , parce qu'il est jeune ; elle est sensible , ardente , se

laisse entraîner à tous les nobles élans de la pensée , parce qu'elle est femme. — Il change rapidement d'exaltation , elle varie volontiers dans les siennes : l'âge et le sexe unissent leur mobilité. — L'un est dans le tems de la discrétion , l'autre de la prudence ; leur liaison reste cachée comme le feu souterrain qui fait fleurir la surface du sol. — Lien mystérieux et providentiel , contrat admirable , où tout ce qu'il y a de plus jeune et de plus enflammé dans la vie est scellé par la présence de quelques cheveux blancs !

Au contraire , la jeune fille sent instinctivement que l'être le plus dénué de forces en elle-même est une femme sans expérience du monde , et qu'elle doit chercher pour la soutenir l'homme dans tout le développement de son énergie et de sa puissance , afin de pouvoir alors , en se suspendant à lui , faire , comme la liane , une grâce de sa faiblesse. — Et depuis , dans ce rapide moment , elle a une idée si noble et si grande du caractère de l'homme ! il lui semble que c'est alors qu'il a atteint tout son épanouissement qu'il doit être le plus parfait. — Elle voit briller avec admiration dans celui qu'elle a choisi , un nom , un titre , une influence politique , une fortune éclatante ; elle sent une intelligence supérieure planer sur elle ; elle vénère autant qu'elle aime : ce sentiment comme un temple la renferme agenouillée. — Et lui , l'homme mûri dans les amours , l'homme accoutumé à jouer à la séduction , et qui aime ce jeu , il lui plaît de rencontrer un être tout innocence et crédulité , avec lequel il puisse avec assurance exercer ses admirables talens ; un être tout ingénu qui croie à ses soupirs , à ses larmes , qui se laisse aller à ses enchantemens , dont le plus doux est de transformer l'enfant en jeune fille sous le pouvoir de la fascination.

Au lieu des liaisons dont je viens de parler , voyez celle de deux bien jeunes gens ; elle n'ira jamais jusqu'à la passion , l'amour ne prend pas ses grandes armes ave



des lutteurs de dix-sept ans : et voyez celle de deux personnes d'un âge fait et d'un cœur expérimenté, elles pourront s'aimer avec constance et tous les charmes de l'amitié, mais parleraient-elles de passion à toute épreuve et de fidélité éternelle..... Deux augures de l'antiquité ne pouvaient se regarder sans rire.

Les contrastes entre l'esprit uni à la laideur et la beauté privée des dons de l'intelligence ne se rencontrent pas moins souvent.

Il est sans doute des êtres qui réunissent toutes les beautés de l'ame et des traits, d'autres qui sont hideux de toutes parts : mais les premiers ayant droit à toute adoration, les seconds étant tout-à-fait rejetés en dehors du monde aimant, je n'ai à parler ici ni des uns ni des autres.

En général, les dons de la nature ne reposent pas tous sur la même tête, et naturellement on cherche dans les autres ceux dont on est privé. — Pour rassasier ses yeux d'attraits physiques, la beauté a suffisamment peut-être de se contempler elle-même ; elle a assez comme cela de formes raphaëliques, de lignes modèles, de lis, de roses humaines ; elle cherche, avec une certaine curiosité, les êtres qui fraient le pays de l'intelligence ; elle ne craint pas le commerce d'un esprit supérieur, parce que, grâce à ses charmes, pouvant donner, dans un autre genre, autant qu'elle reçoit, son amour-propre ne souffre pas. Elle s'adresse donc naïvement, sans jalousie, aux esprits les plus élevés, et trouve du plaisir à les interroger, comme un enfant, placé dans une foule attentive à quelque spectacle, demande aux plus grands que lui : *Que voyez-vous ?* — Ainsi, des hommes, des femmes, d'une laideur réelle, ont inspiré, en dépit d'eux, des amours passionnés. — Des artistes même, des peintres, qui n'existent que par la perfection extérieure, qui sont les adorateurs, les *prêtres* de la *forme*, éprouvent souvent des sentimens qui semblent tout-à-fait en opposition

avec les tendances habituelles de leur ame. Ainsi, Prudhon, si beau lui-même, et créateur de si belles figures, aimait la plus laide de ses élèves, mais celle qui sut l'imiter, l'aimer et mourir pour lui. Des statuaires, des peintres, je vous le dis, en vérité, au milieu des ravissantes créations qui habitent leurs ateliers, rêvent d'amour pour des femmes qui sont loin d'être l'image animée de ces beaux marbres.

Ce qui nous semble bien plus étonnant, à nous, chrétiens que nous sommes, à nous qui, aux premiers jours de notre foi, avons si bien remis à sa place cette misérable matérialité, qui se donnait jadis des airs de reine, c'est de voir des êtres tout intelligence et sensibilité, des êtres qu'il lumine le feu divin, s'attacher moins souvent à leurs semblables, à ceux dont la voix formerait avec la leur un céleste duo, qu'à des êtres seulement doués des charmes extérieurs, et près desquels ils se reposent de leur essor sur les fleurs de la terre. — Ainsi Sapho, la sublime Staël, l'auteur de *Mathilde* et de *Malvina*, Mirabeau, Byron, eux tous, enfans du ciel, attachaient un grand prix à cette beauté, qui, toute apparente, se déploie à l'œil enchanté.... Oh ! Corinne, et toi poète qui montres aujourd'hui à Paris étonné ton front si haut et couvert de tant de gloires, penché sur les genoux d'une femme qui n'est rien qu'une belle écorce remplie de cendre, comme les fruits des bords de la mer Morte, peut-être, dans votre divine nature, fûtes-vous condamnés à aimer la beauté matérielle pour vous rattacher par quelque chose à l'humanité.

Il existe presque toujours aussi un contraste dans la manière d'aimer. Dans une liaison, l'un est passionné, brûlant, exhalant avec rapidité toute l'essence de son cœur ; l'autre, plus calme, plus modéré, est capable aussi de plus de constance. Sur tout cela on raisonne beaucoup sans s'entendre, parce qu'on part d'un point de



vue faux \*. Voici ce qui est généralement posé en principe : 1° La femme est toute pureté et sentiment, ne s'attachant qu'à la beauté morale, et, par cela même, aimant plus long-tems, parce que son point d'appui a plus de solidité ; versant les plaisirs sans les partager, comme la divinité répand ses faveurs sur la terre sans y prendre part. 2° L'homme est tout inconstance, sensualité, passion ; il ne se prend qu'aux attraits superficiels, qui perdent bientôt leur empire ; il avance, il avance à aimer dans un paroxysme délicieux, tout pour le jour et rien pour le lendemain. Ces deux caractères existent sans doute, mais non dans des nuances aussi tranchées, et appartiennent tantôt à l'un, tantôt à l'autre sexe. Les grands peintres d'amour ne s'y sont pas trompés ; ils attribuent aussi parfois à la femme la passion la plus violente, la plus effrénée. A Énée, l'amour pudique, réservé, soumis aux lois et aux dieux, l'amour qui ne saurait arrêter le cours de la destinée, et faire replier les voiles du navire ; à Didon, la passion qui surmonte toute barrière, brise sceptre et couronne, et allume le bûcher où tout finit. — A Corinne, un amour ardent comme son génie poétique et son soleil d'Italie. A Oswal, un sentiment froid comme la Grande-Bretagne qui l'a produit, et l'union conjugale qui l'attend.

Je ne m'arrêterai pas sur les contrastes de la fortune et de la pauvreté ; ils sont toujours une source de honte et de douleur. Ou ne sent jamais si cruellement la misère que lorsqu'elle vous sépare de l'être aimé. Pour la jeune et pauvre femme, attachée à un homme plus favorisé qu'elle des avantages de la fortune, elle se décide presque toujours à partager l'opu-

\* Aussi écoutez Kératry, il vous prouvera de par toute la science physiologique que l'homme est plus inconstant que la femme : lisez Azaïs, il vous démontrera de par la loi qui régit le soleil, la lune et les étoiles, que la femme est plus inconstante que l'homme.

lence de son amant, et dès lors doit être bannie et du rang de femme et de mes pages.

Pour le jeune homme pauvre, qui choisit l'objet de ses affections dans les rangs de la fortune, malheur, malheur à lui ! possédât-il dans son sein des trésors d'amour et de génie, tout le sépare de ce qu'il aime. — Sa vie est un cercle de privations poignantes, et de douleurs d'autant plus amères, qu'elles sont chacune si chétives et misérables, qu'il ne vaut pas la peine de soulever son courage contre elles : c'est tantôt l'humiliation polie que lui fait éprouver quelque sot opulent, tantôt la privation de mille objets de toilette qu'il désire ardemment ; tour à tour, la privation de quelques fleurs mêmes, qui, données à celle qu'il aime, pourraient réunir un instant leurs mains dans une douce étreinte, mais qui coûteraient à l'infortuné plusieurs jours de son existence.... Le malheur ne lutte pas corps à corps avec lui ; il le meurtrit, le déchire en le soulant aux pieds dédaigneusement. — Tout le sépare de ce qu'il aime, il n'habite pas la même sphère, ne respire pas le même air, ne mange pas le même pain. — Elle est livrée à tous les plaisirs du monde, sa seule fête à lui c'est un peu d'air et de soleil dans les champs. Elle dépense sa vie aux veillées des bals ; il pâlit à la lampe du travail. Dans tous les endroits publics, les distinctions de la fortune les placent bien loin l'un de l'autre. Dans les promenades, la voiture où elle s'assied leur laisse à peine le tems d'échanger un fugitif regard ; s'il est présenté parfois dans les salons où elle se trouve, c'est toujours comme artiste.... *Artiste !* titre bienheureux ! manteau secourable dont on couvrait sa nudité. — Eh bien, chante-leur tes vers, poète, chante de douleur comme le rameau que déchirent les vents, exhale ton parfum comme le baume pressuré sous les pas, chante tes vers ; ce monde qui t'insultait, si fier de son éclat et de sa matérielle beauté, va s'incliner un instant,



devant toi ; un instant ta lyre va s'élever bien au-dessus de leurs trésors ; ton génie se placera au-dessus de leurs noblesses ; en dépit du sort , de la misère et de tous les maux , tu auras eu , toi aussi , ton instant dans les triomphes de la vie.

M<sup>lle</sup> Clémence ROBERT.

### Le Monastère incendié.

Une jeune personne appartenant à une famille noble de Catane , était sur le point d'épouser un officier sicilien ; mais , avant le tems marqué pour la célébration de leur mariage , le régiment de ce dernier reçut l'ordre de se rendre à Naples : il fut convenu de différer cette union jusqu'au retour du jeune homme. Quelques semaines étaient à peine écoulées qu'on apprit la nouvelle de sa mort. Il avait péri , disait-on , dans un combat contre les Français. Sa fiancée conserva pendant plusieurs mois la douce espérance de voir ces bruits sinistres se démentir , mais ne recevant aucune lettre , elle ne put s'empêcher d'y ajouter foi. Malgré les prières de ses parens , elle annonça l'inébranlable résolution de se retirer dans un cloître. Dès que l'année de son noviciat fut expirée , elle dit adieu pour jamais au monde , et prononça ses vœux. Trois mois après sa prise d'habit , l'officier revint à Catane. Il avait été blessé , fait prisonnier , et conduit en France.

Pas une de ses nombreuses lettres n'était parvenue. Apprenant que celle qu'il aimait , le croyant mort , avait pris le voile , il obtint la permission de la voir au parloir du couvent , sans réfléchir qu'il eût été plus prudent de lui cacher son retour inespéré. L'émotion de l'infortunée fut terrible ; elle détacha violemment son voile , s'arracha les cheveux , et proféra mille imprécations sur sa vocation précipitée. On dit que le jeune homme , pour calmer ses terribles angoisses , lui promit

une retraite sûre dans le cas où elle parviendrait à s'échapper. Le couvent était situé dans la campagne , à une très-petite distance de la ville. L'officier se logea dans le voisinage.

Pendant ce tems la jeune fille fit de nombreux mais inutiles efforts pour effectuer son évasion ; enfin , ne pouvant plus contenir la violence de sa passion et agitée à la fois par le désappointement , l'espérance , l'amour et le désespoir , elle se glisse dans le magasin qui contenait la provision de bois de plusieurs années ; elle y met le feu , espérant s'échapper à la faveur du désordre , et pensant qu'à la première nouvelle de l'incendie les portes ne manqueraient pas de s'ouvrir. Mais il arriva que le bois sec s'enflamma avec une si effrayante rapidité qu'elle fut horriblement brûlée avant de pouvoir quitter ce lieu. Ses vêtemens prennent feu ; elle parcourt d'immenses corridors pour donner l'alarme. En même tems les flammes se font jour de tous côtés. L'essai des recluses , sort des cellules presque sans vêtemens. Les portes s'ouvrent en effet ; la jeune fille essaie , malgré ses blessures , de gagner la demeure de son amant ; mais l'agitation , l'effroi et la manière cruelle dont elle était brûlée ne permettent point cet effort à son corps épuisé , elle tombe sur le seuil. Il était nuit ; ses gémissemens attirent son amant , qui sans doute attendait à quelque distance l'issue de l'événement. Quelles doivent avoir été sa surprise et sa douleur à ce triste spectacle ! La malheureuse jeune personne , déposée sur un lit , recut , mais en vain , les secours de l'art. Après avoir langué quelques jours dans les plus cruels tourmens , elle expira entre les bras de l'inconsolable jeune homme qu'elle aimait.

Le couvent fut brûlé jusqu'aux fondations , et l'on peut voir encore ses ruines dans les environs de Catane.

Traduit de l'anglais par M<sup>me</sup> SOPHIE C.

(Metropolitan Magazine.)



# Album.

Les femmes ont, au Canada, le privilège d'aller donner leurs votes aux élections aussi bien que les hommes. Lors des dernières élections, où le colonel Baley fut nommé à la législature, comme il y avait rivalité entre MM. Litte et Wilkin-son, il n'y eut pas moins de trente-cinq dames qui se rendirent aux hustings pour déposer leurs votes en sa faveur. Ces dames étaient des veuves ou des demoiselles ; on remarqua qu'il n'y eut qu'une femme mariée, probablement entraînée par les autres, qui vota. Cependant il arrive souvent que la femme vote d'un côté et le mari de l'autre, dans les mêmes ou dans différentes élections, suivant les droits que leur donnent leurs propriétés. Au mois de mai 1832, il y eut une contestation à l'élection de Montréal, qui dura environ un mois, et pendant laquelle il y eut deux cent vingt-cinq femmes qui votèrent. L'un des candidats était un Irlandais ; il y eut quatre-vingt-quinze dames qui donnèrent leurs votes pour lui. L'autre gentleman était M. Stanley Bagg, citoyen des États-Unis, naturalisé au Canada ; cent quatre femmes votèrent en sa faveur. Les autres vingt-six femmes qui s'étaient présentées ne firent pas usage de leurs droits politiques. Plusieurs dames prirent dans cette circonstance le parti contraire à celui qu'avaient embrassé leurs maris ; ces derniers ne s'en formalisèrent pas.

— Le pape vient de faire promulguer dans ses états un règlement concernant les

bourreaux, leurs adjoints et leurs femmes. Par cette ordonnance, on prescrit la forme de l'habillement, les heures dans lesquelles ils pourront sortir, et les lieux et les églises qu'ils pourront fréquenter. Entre autres signes distinctifs, ils devront porter une bague noire, afin d'indiquer les choses qu'ils voudront acheter.

## RÉFLEXION.

Ne me parlez pas de ces ermites de parade, de ces fanfarons de solitude qui croient rivaliser avec saint Jérôme quand ils ont passé deux jours chez eux. Ils sortent comme tout le monde, et prétendent n'aller nulle part. On demandait ces jours derniers à une dame pourquoi M. M\*\*\*, se disant solitaire, sortait aussi souvent. C'est un ermite externe, répondit-elle avec cette indulgence qu'on prendrait à tort pour de la malice.

PAULINE.

A ce Numéro est jointe la planche 1097.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE SAINT-LOUIS, n. 46, AU MARAIS.





# Modas de Paris.

30. Septembre 1834.

N.º 2097.



## Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra.

Chapeau en Peau de Soie. Redingote en gros de Naples double fourreau de M<sup>me</sup>  
 Perichet rue de l'Étoile Sec. 33. Fauteuil élastique M<sup>me</sup> Derville rue St. Guillaume 29.

Ayuntamiento de Madrid